

**Hervé Bougel - Les Pommarins.** Illustrations Hubert Daronnat. Préface Roland Tixier. Collection Sur La Lune. Editions Les Carnets du Dessert de Lune. 2009.  
ISBN 9782930235851 10 €

Sous le nom bucolique, l'usine : ici, on construit (*"le monde avance sur ses quatre roues un peu grâce à nous"*) et on se construit, quittant l'adolescence pour découvrir le monde des adultes.

Embauché à l'atelier des femmes, l'adolescent Bougel découvre un petit monde de caoutchouc et de personnages vibrants : M'sieur Rouge et son *"gros bide en mouvement sa famille à nourrir"*, Paola la Sicilienne et son *"beau visage ingrat taillé pour l'amour, la passion"*, la Marotto à la voix crissante et décidée, Bréchet, chef aimé de ses hommes, à la *"moustagache grisouille"* et à la retraite si proche... Toutes ces trognes de cinéma évoluent dans le bruit des machines, *"le lent cancer de la trotteuse"* et l'odeur étouffante de la *"grosse pâtasse de caoutchouc, de cacao, malaxée, torturée à mort, débinée débitée par la vis luisante et grasse"*. Tous se posent à l'ombre d'un cèdre à la *"peau massive de seigneur nègre"*, boivent des coups au bistrot, causent football, politique, musique.

Et ils s'aiment, souffrent, saignent, partagent par éclats cette vie étriquée dans laquelle le narrateur refuse de se laisser enfermer : *"alors ça serait ça, le boulot, le travail, le taf, le turbin [...] et c'est cette sacrée gueule rapiécée recousue et cent fois viandée pourtant qu'elle aurait notre vie et pour longtemps et qu'on chierait tant dans nos frocs, dans nos bleus, de le perdre cet ours de misère, cet os à ronger ?"*. Quoique fasciné par la nouveauté de l'univers qui s'ouvre à lui – ses jolies filles, *"l'arrogance de la crasse"*, son ambiance virile transformant l'enfant en homme (*"le tranchet, c'est ton épée de Zorro des nuits du caoutchouc"*) -, il refuse d'emprunter ce chemin *"sans zigzags, tout franco droit devant, jusqu'à en être raide"*.

Cultivant en lui la soif de la liberté, l'éclat de la poésie et de l'enfance (transformant le car matinal du taf en voyage d'enfance ; coursant, de la fumée de sa cigarette, celle de la cheminée de l'usine...), il tournera le dos à l'abrutissement ordinaire des machines, pour reconquérir ce dont cet *"ensablage sordide"* l'a privé : la joie de lire, de voir, de partager (*"tu oublies de lire, tu oublies le cinéma ; les filles tu les regardes mais tu ne les rencontres pas"*) ; la joie d'être humain et non pièce d'une chaîne, aussi sympathiques que puissent être les autres maillons.

Porté par une langue simple, juste, directe, qui entrelace l'oralité et les trouvailles poétiques, ce témoignage personnel se fait aussi impression d'une époque enfuie (*"la vie la comprendre et vite"*), vue à travers le prisme d'une grande tendresse pour ces trognes à la langue gouailleuse, que croquent doucement les illustrations d'Hubert Daronnat. On plonge dans ces tableaux-souvenirs et cette langue vive avec autant de plaisir que d'intérêt, touché de voir se dessiner, à travers ce regard qui grandit, une âme éprise de liberté.

© De Litteris

A priori, tout fait penser à un lieu-dit, une auberge, en effet. Nenni, c'est le lieu où se trouve l'usine dans laquelle Hervé Bougel a travaillé quelque temps dans les années soixante-dix. D'abord trop jeune du côté femmes, puis chez les hommes. Un travail ingrat à découper du caoutchouc, en trois huit. L'occasion pour un auteur de revenir sur les tâches, les machines, les ouvriers de différentes nationalités. Les grèves, les cadences, les accidents. Tout le quotidien de l'usine, toujours sidérant, quand on ne connaît pas bien la chose. Au bout de l'épisode, ça donne ce récit au style alerte et gouailleur, fort à propos, qui se laisse déguster comme un bon alcool.

© Jacques Morin in Décharge

"Les Pommarins" sont arrivés. Je sens, je hume le livre, je fais tourner les pages à toute vitesse, comme toujours, j'en saisis au vol une ici, deux là... Puis, je lis. Beau milieu tout juste des années 70. Le monde du travail est un passage initiatique qui verrouille l'adolescence. L'embauche à l'emballage d'abord, puis l'usine. Ce qui était promis par avance et qu'on s'attendait à trouver au bout de rien. "Avoir dix-huit ans, c'est ça : faire comme les hommes, ceux de l'atelier, aller travailler aux Machines... dans le cratère. Quitter le confort de l'équipe de l'emballage, l'éducation dispensée par la Francette, le café et les biscuits des femmes. Abandonner Paola et la petite Arabe qui d'ailleurs ne me regarde plus. On ne s'envolera pas pourtant, on restera là, on attendra le matin, le jour calamiteux." Hervé Bougel décrit la tâche à la cadence, raconte les machines, les outils, les déchets noirs du caoutchouc, les palettes, les remous d'atelier, le Fenwik, les cylindres d'acier, les masses d'acier, les mauvais et les braves types, les chefs, les teigneux et Bréchet le trop gentil, le racisme

qui guette, les petites révoltes et la soumission qui ne se nomme pas, ne se dit pas, les 3X8 qui tuent, les désirs qui n'ont pas le temps de lever leur pâte, les amours à la sauvette qui sauvent, la fatigue du labeur dans les veines et l'amour du travail bien fait, la 504 sur le parking, ...et toute la géographie des pays arpentés dans les yeux des hommes à la peau pas si blanche et aux noms "pas de chez nous". "C'était bien difficile de se l'avouer tout de même, de le reconnaître pour sien, ce chemin qu'on prenait sans détours, sans rien, sans zigzags, tout franco droit devant, jusqu'à en être raide." Puis voilà. Il y a l'écriture d'Hervé Bougel, l'impact de la langue qui fait avec ce qui est. La Machine est. Le tranchet est. Comment faire sans ? Rencontrer à chaque page une part de la besogne : ce choc entre écrire et vivre, là où la peau se tient. Le travail veut de la précision, gestes nets et tendus sur eux-mêmes, les mots alors, sur la page, auront ce rythme à vif, comme pressés à dire, vite ! vite ! lâcher du souffle, vite ! vite ! libérer un peu de place à l'intérieur de soi, respirer un air neuf... Les phrases, parfois, n'ont plus de pause. Les mots ont la rugosité de l'établi et de l'étroit de son espace. Ça ripe, ça râpe, parce que ça peut saigner, parce que ça saigne. Parce qu'on ne sait pas ce qu'on attend. Ce qu'on fait là. Alors, on la sent bien, cette rage contenue par les heures et cette sensation d'être soudain étranger à soi-même hors de cette limite, la tête plus loin que les jambes et les bras. Reste l'accroche des mots. Pas un pur jeu de la langue, non ! mais un face-à-face avec le réel. Sans cela, il n'y aurait qu'un discours. Francis Bacon disait de sa peinture qu'elle s'adressait au système nerveux du spectateur. On pourrait ici employer ces mêmes mots. Avec "Les Pommarins", Hervé Bougel met le lecteur sous tension : celle de l'outil, de la main qui manie l'outil, dans une compression de plaques d'écriture, de narration et de mémoire. "C'est un lundi matin il est cinq heures et demie, l'été. Le soleil se lève -gros crabe orange derrière la lourde porte en ferraille, là où de hautes herbes palpitent et s'entrebattent. J'arrête la 127. J'arrête tout. - Qu'est-ce que tu fais, là ? Oh ! qu'est-ce que tu fais ? demande Noco en chef, tu fais quoi là ? - Je m'en vais. Je quitte l'usine par la porte de derrière, je traverse le terrain vague, le pré d'herbes hautes, je rentre à la maison. - Qu'est-ce que tu fais ? Oh ! Qu'est-ce que tu fais ? Au vrai je ne sais pas, mais ça va être bien... trop de lumière pour les mensonges." Nous, on ne sait pas après... Mais on est drôlement content de lire cette page !

© **Brigitte Giraud**

Chacun de nous se construit au fil des jours jusqu'au der des der. Chacun de nous, comme l'écrit Sartre dans son Baudelaire, doit perpétuellement se faire. Le temps immobile façonne les êtres. Du long arrêt fixe qu'effectua Hervé Bougel aux Pommarins -une usine de la banlieue grenobloise où le travail était dur- et qui constitue le cœur et le corps de ce récit, le lecteur perçoit bien vite l'importance. Chaque matin, Bougel part au boulot parce qu'il faut bouffer et le concentré d'humanité auquel il se frotte lui donne peu à peu sa propre patine. Et c'est là, pour moi, l'essentiel de ce beau livre à mesure d'homme. L'atelier, les compagnons de labeur, les machines, les heures plombées et mornes, les rares instants d'évasion impriment dans la carcasse et l'esprit du jeune apprenti le plus rigoureux, sinon définitif, des mots d'ordre : « La vie la comprendre et vite. » Pour l'accoler à celle des humbles. On le voit : dans ces pages, nulle envolée lyrico-prolétarienne, nulle commisération forcée pour ces travailleurs anonymes dont seul le nom du pays évoque un semblant d'identité. L'appétit vital, le goût des autres (tels qu'ils sont) stimulent l'écriture, la dépouillent, l'éclairent d'une lumière blanche. Quelque chose de Bougel est resté aux Pommarins. Ou plutôt : quelque chose des Pommarins est resté en Bougel. Quelque chose capable de nourrir désormais une parole en sursis, donc rare.

© **Jean.-Louis. Jacquier.-Roux**

Le livre, préfacé par Roland Tixier (homme charmant que j'ai croisé lors d'un salon, poète de son état – lu et apprécié) et illustré par Hubert Daronnat, dépeint le milieu ouvrier dans les années 70. L'auteur raconte une période de sa vie où il a travaillé dans une usine, où les conditions de travail n'étaient pas évidentes. De sa plume habillée de mots vrais, parfois crus, parfois tendres, parfois durs, mais derrière lesquels le poète n'est jamais bien loin, il décrit une réalité d'une époque où hommes et femmes prennent vie, à travers une galerie de portraits, dans ce qui faisait alors leur quotidien. On suit ce jeune homme à peine sorti de l'adolescence qui entre dans cette vie dont il n'a pas vraiment rêvé et qui pose un regard observateur sur ce qui l'entoure... Comme toujours l'écriture d'Hervé Bougel va à l'essentiel, sans fioriture, mais suffisamment puissante pour projeter notre imaginaire là où il veut que nous allions... © **Marie-Laure Bigand**